

CHAPITRE VI

A YAMBOUYA

(Du 15 au 27 juin 1887)

Nous débarquons aux villages de Yambouya. — Le *Stanley* retourne à la station de l'Équateur. — Craintes au sujet du major Barttelot et du *Henry Reed*. — Heureuse arrivée. — Instructions au major Barttelot et à M. Jameson relativement à l'arrière-colonne. — Doutes du major Barttelot quant à la bonne foi de Tippou-Tib. — Long entretien avec le major Barttelot. — Memorandum pour les officiers de la première colonne. — Maladie du lieutenant Stairs. — La dernière nuit à Yambouya. — Relevé du contingent et des carabines.

Nous sommes à 2100 kilomètres de la mer. Nous avons en face les villages où nous comptons entreposer les hommes et les bagages qui nous viendront de Bolobo et de Léopoldville : 125 hommes et environ 600 charges d'objets encombrants. Volontiers nous payerons un bon prix la permission de séjour, au besoin nous la prendrons de force.

Dans une visite d'exploration que je fis en 1885, j'essayai inutilement de me concilier les indigènes. Aujourd'hui nous avons en vue un objet de la plus haute importance. En pensant à l'avenir, nous regardons vers les ports distants du Nil et de l'Albert-Nyanza où des hommes interrogent tous les points de l'horizon, attendant avec anxiété le secours promis; ils ont dû être informés de notre arrivée par les courriers de Zanzibar. Mais entre eux et nous s'étend cette vaste région que les meilleures cartes indiquent toujours en blanc. En contemplant cette noire forêt, — une muraille de grands arbres, continue depuis Bolobo, sauf aux endroits où les affluents déversent leurs masses d'eau dans le puissant fleuve, — chacun de nous a ses idées à lui, ses idées de derrière la tête. Moi, j'ai la vision de mon « Gouverneur idéal » excitant sa garnison, encourageant ses vaillants soldats; sa main leur

montre la direction par laquelle viendra le secours, si telle est la volonté de Dieu. Dans la distance, je vois aussi les hordes du Mahdi qui s'avancent avec de sauvages hurlements et des cris enthousiastes : Yallah ! Yallah ! Ce cri, les bataillons de guerriers ardents et fanatiques le communiquent à d'autres bataillons, puis à des multitudes de sauvages altérés de sang. Entre eux et nous, il y a l'immense espace inconnu, sans chemin ni sentier.

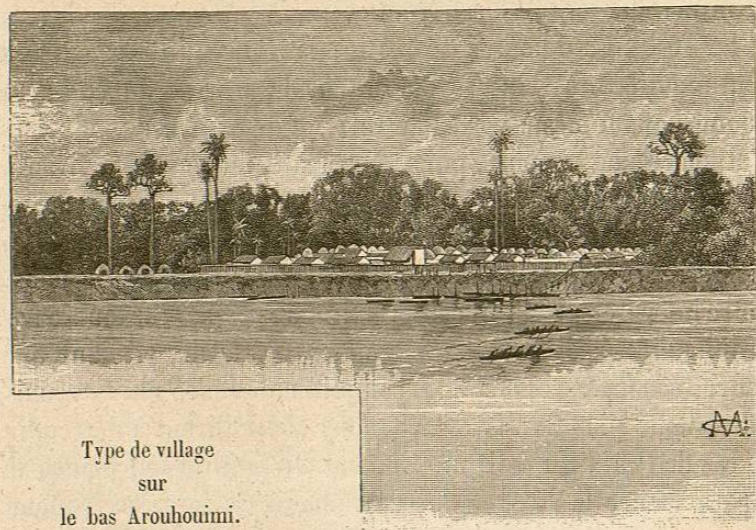
Les capitaines de chaque compagnie distribuent les munitions et reçoivent l'ordre de chauffer chacun son navire, car il s'agit maintenant du premier et plus important préliminaire de la marche vers l'Albert-Nyanza.

Le 16 juin à 6 heures du matin, la *Paix* quitta sans bruit son mouillage et vint se placer par le travers du *Stanley*; quand nous fûmes à portée de voix, je demandai aux officiers d'attendre mes signaux, puis, traversant lentement la rivière, j'essayai de rassurer les natifs et d'apaiser leur excitation en restant immobile sous les regards étonnés et curieux de la foule, massée sur la haute berge, à 15 mètres au-dessus de nous. Notre interprète se faisait comprendre sans peine, car tout le bas Arouhouimi parle la même langue. Après avoir, pendant une heure, échangé avec nous des compliments et des phrases amicales, leurs plus hardis compagnons consentirent à descendre au ras de l'eau. Un petit mouvement du gouvernail poussa le vapeur contre la rive, et une autre heure se passa en requêtes et amabilités d'une part, en refus et dénégations d'autre part. Nous réussîmes enfin à échanger un couteau contre quantité de verroteries. Encouragés par ce premier succès, je demandai la permission de résider dans leur village pendant quelques semaines : nous reconnâtrions cette faveur par des étoffes, de la rassade, du fer et du laiton; ils nous bernèrent pendant une heure encore.

Il était alors 9 heures; j'avais le gosier sec, le soleil piquait déjà. Je fis au *Stanley* le signal de me rallier. Au second commandement convenu entre nous, le vapeur siffla soudain avec un bruit assourdissant que les hautes murailles de la forêt rendaient encore plus formidable; les deux navires gagnèrent le débarcadère. Zanzibari et Soudanais grimpèrent les pentes escarpées avec une agilité de singes, mais ils n'atteignaient pas encore le sommet que tous les villageois avaient disparu.

Yambouya est une agglomération de hameaux formant une rue de carbets coniques perchés sur la berge, d'où l'on a une vue étendue sur l'Arouhouimi d'amont et d'aval. Les compagnies marchèrent à leurs quartiers respectifs, et des sentinelles se postèrent au débouché de chaque sentier. Les hommes furent envoyés faire du bois pour une palissade et pour les feux du campement; des escouades allèrent reconnaître le site et l'étendue des cultures.

L'après-midi, deux naturels d'un village en aval de Yambouya firent leur apparition d'un air de confiance qui nous



Type de village
sur
le bas Arouhouimi.

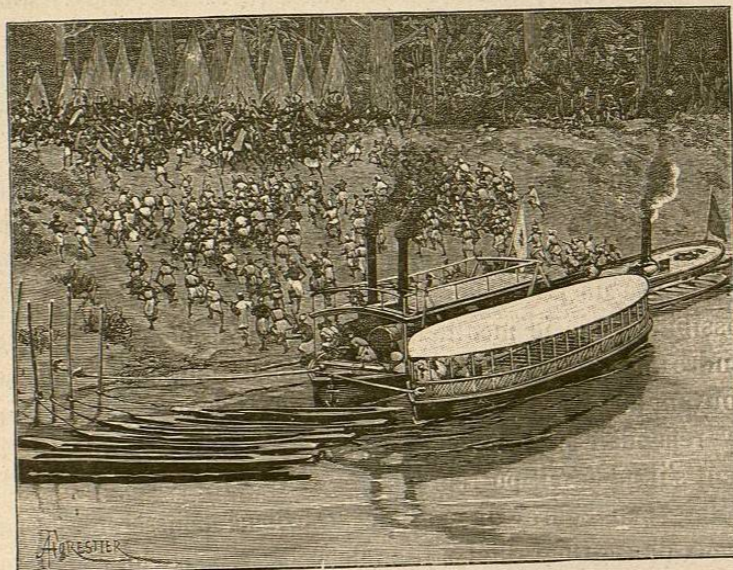
faisait honneur. C'étaient des Babourou, auxquels appartiennent les sections de tribus établies entre les chutes Stanley et le bas Arouhouimi. Ils nous vendirent des bananes qu'on leur paya bien, et nous les invitâmes à revenir en toute confiance.

Le lendemain, on envoya des hommes s'approvisionner de manioc dans les champs, d'autres furent mis à construire des palissades; on traça le fossé, on creusa une tranchée pour y enfoncer les pieux de l'estacade; des bûcherons allèrent ramasser le combustible pour les vapeurs, afin de garantir leurs équipages, maintenant très réduits, contre les surprises possibles lors du voyage de retour. Tout était vie et activité.

Dans les bois, nos gens firent quelques captifs, qu'on pro-

mena chez nous et qu'on renvoya avec des poignées de perles et l'assurance de nos bonnes intentions.

Le 19, le *Stanley* avait assez de bois pour les six journées de vapeur nécessitées par le retour à Equateurville. Je signai un chèque de 1250 francs sur Ransom, Bouverie et C^{ie} au nom du capitaine et un autre de même somme au nom du mécanicien, et les donnai en leur présence à M. Jameson, avec l'ordre de les leur remettre au retour de Stanley-pool, pourvu qu'à la mi-août ils eussent touché à Yambouya dans de bonnes conditions. J'envoyai à Liebrechts un bijou de prix en témoignage



Débarquement à Yambouya.

de ma grande estime. Le *Stanley* repartit le lendemain matin, avec mes lettres au Comité de secours.

La *Paix* nous restait encore afin d'accompagner le *Henry Reed*, sa conserve, que d'heure en heure nous attendions des chutes Stanley; selon les instructions données au major Barttelot, il aurait dû nous arriver le 19.

En pareil pays, dans une forêt infestée de cannibales, et avec des razzieurs d'esclaves par milliers dans le voisinage immédiat des chutes Stanley, on peut s'attendre aux plus graves éventualités quand les prévisions ne se réalisent pas promptement et ponctuellement. Le major Barttelot avait passé devant le confluent de l'Arouhouimi le 11 courant, le

Henry Reed, sous ses ordres, portant Tippou-Tib et sa troupe à une station d'où la garnison et un commandant anglais avaient été délogés précipitamment. Sans doute, le chef arabe avait eu des manières rassurantes, il semblait sincère quand il promettait, sitôt arrivé à Stanley-falls, de se présenter à Yambouya avec 600 porteurs; il me répugnait de croire qu'il fût pour quelque chose dans le retard de notre camarade. Cependant celui-ci, arrivé aux chutes le 13, aurait dû, le 14 au soir, s'engager dans l'Arouhouimi pour nous rallier le 16 à Yambouya, étant donné qu'il ne se fût permis aucun atermolement ni aucune infraction à mes ordres. Et nous étions au 21 ! Les officiers se plaisaient à croire qu'il s'agissait seulement de quelque malencontre — la vie africaine en est semée — mais d'heure en heure je me surprenais sur la berge escarpée, scrutant l'aval avec ma lunette d'approche.

Le 22, mon inquiétude fut telle que je donnai au lieutenant Stairs l'ordre écrit d'embarquer sur la *Paix* 50 de ses meilleurs hommes et la mitrailleuse Maxim, et de se mettre dès la matinée du 23 en quête du *Henry Reed*, et si les diverses possibilités que je mentionnais ne se réalisaient pas, de se rendre aux chutes Stanley. Devant cette station, et le navire se trouvant au débarcadère, il lui faisait des signaux. Le steamer n'y répondait pas? Il devait tenter l'assaut, et revenir vivement s'il ne l'avait pu reprendre.

Mais à 5 heures du soir, les Zanzibari poussèrent le cri joyeux de : « Ohé! Ohé! » Rien de fâcheux. Barttelot était sain et sauf, Tippou-Tib n'avait point capturé le navire, les Soudanais ne s'étaient point mutinés, les indigènes n'avaient pas surpris le camp endormi, le *Henry Reed*, dont nous étions responsables envers la mission, n'avait pas heurté quelque souche échouée entre deux eaux; il n'avait pas coulé bas; il était en aussi bon état qu'à notre départ du lac Stanley. Mais de pareilles inquiétudes vous épuisent, en Afrique surtout.

Le major avait été retenu par de simples incidents : différends avec les indigènes, palabre avec Tippou-Tib et ses gens, etc., etc.

Deux jours après, les vapeurs la *Paix* et *Henry Reed* furent chargés de combustible et renvoyés en aval, et nous brisâmes, pour de longs mois, le dernier anneau qui nous retenait à la civilisation.

Ce jour même, je remis au major Barttelot la lettre ci-après, dont prit copie M. J.-S. Jameson, commandant en second :

AU MAJOR BARTELLOT, ETC., ETC.

24 juin 1887.

Monsieur,

Puisque vous êtes le plus ancien officier de notre expédition, c'est à vous que doit appartenir le commandement du poste important de Yambouya. Il est dans l'intérêt de tous que vous l'acceptiez; d'autant plus que votre compagnie se compose de soldats soudanais, mieux indiqués pour un service de garnison que les Zanzibari, qu'on emploiera plus utilement sur la route.

Le vapeur *Stanley* a quitté Yambouya le 22 courant pour se rendre au lac Stanley. A moins d'accident grave, il sera le 2 juillet à Léopoldville. En deux jours, il aura chargé 500 des ballots commis aux soins de M. J. Rose Troup, qui devra les accompagner. Je présume qu'au 4 juillet le *Stanley* remontera la rivière et touchera Bolobo le 9. Le combustible étant prêt, les 125 hommes confiés à MM. Ward et Bonny, présentement à Bolobo, embarqueront, et le vapeur continuera son voyage; il fera escale à Bangala le 19, pour être ici le 31. Les basses eaux du mois le pourront retenir quelques jours, mais j'ai la plus grande confiance en son capitaine, et je crois que vous pouvez compter en toute assurance sur son arrivée avant le 10 août¹.

C'est la non-arrivée des hommes et des bagages qui m'oblige à vous nommer commandant du poste. Mais comme j'attends sous peu un puissant renfort², beaucoup plus nombreux que la colonne de marche qui doit, coûte que coûte, avancer au secours d'Emin Pacha, j'espère que vous ne serez pas retenu au delà de quelques jours après le dernier retour du *Stanley* à Stanley-pool, en août.

Jusqu'à l'arrivée des hommes et du bagage, vous consacrerez votre activité et votre prudence au commandement du poste. Bien que le camp soit favorablement situé, et dans une forte position, un vaillant ennemi n'aurait pas grande difficulté à s'en emparer si le commandant se relâchait sur la discipline ou manquait de vigueur et d'énergie. Aussi suis-je assuré d'avoir fait un bon choix en vous confiant le soin de nos intérêts.

La tâche qui vous est confiée est pour notre expédition d'une importance vitale. Les hommes sous vos ordres représentent plus du tiers de notre effectif. Les marchandises qu'on vous apportera sont nos futurs moyens d'échange dans les pays outre-lacs; non moins précieuses seront les munitions et provisions. La perte de ces hommes ou de ces bagages nous serait fatale; incapables de secourir personne, il nous faudrait nous-mêmes implorer du secours; donc, j'espère que vous n'épargnerez aucun effort pour maintenir l'ordre et la discipline, pour garder vos défenses en si bon

1. Il arriva le 14 août; le navire avait donné contre un tronc échoué, d'où le retard.

2. Les 600 porteurs de Tippou-Tib.

état que l'ennemi n'y puisse mordre, quelle que soit sa bravoure. Je vous conseille de creuser un fossé, large de 180 centimètres, profond de 90, qui, partant du creux près de la fontaine, fera le tour de la palissade. Le camp gagnera en force si vous munissez ses portes est et ouest d'une plate-forme comme celle qui existe déjà au côté sud. Car, ne l'oubliez pas, ce ne sont pas les indigènes seulement qui pourront vous donner assaut, mais les Arabes et leurs alliés profiteront peut-être de quelque algarade pour vous quereller et puis vous attaquer.

D'ici nous marcherons droit à l'est, et par boussole, dans la direction sud-est, autant que possible. Sans doute, plusieurs de nos marches pourront dévier de la droite ligne. Quoi qu'il en soit, nous visons Kavalli ou entours, à l'angle sud-ouest du lac Albert. Sitôt arrivés, nous construirons un camp retranché et nous lancerons notre bateau, mettant le cap sur Kibero, dans l'Ounyoro, afin que signor Casati — s'il est toujours là — nous renseigne sur Emin. Si le Pacha est vivant, ou à proximité du lac, nous communiquerons avec lui; nos faits et gestes ultérieurs dépendront de ses intentions. Probablement nous resterons avec lui une quinzaine au plus, puis nous retournerons au camp par la route prise à l'aller.

En écorçant des arbres et coupant des rejetons, nous laisserons des traces suffisantes sur les chemins par nous parcourus. Toutes choses égales d'ailleurs, nous prendrons les routes orientées vers l'est. Aux carrefours, nous ferons à la bêche des trous profonds de quelques pouces en travers des sentiers que nous n'utiliserons pas. J'aurai recours aux « flaches » autant de fois qu'il sera possible.

Si Tippou-Tib envoie le nombre complet d'adultes qu'il m'a promis, à savoir 600 porteurs, et si le *Stanley* est arrivé à bon port avec les 120 hommes qui sont restés à Bolobo, je pense que vous vous sentirez assez fort pour diriger la colonne avec tout ce que le *Stanley* aura apporté et tout ce que je laisse à Yambouya. Il est très désirable que vous suiviez nos traces pas à pas. Vous ne pourrez manquer de nous rejoindre. Nul doute que vous ne retrouviez nos *boma* debout et même intacts. Tâchez de conduire votre colonne de manière à les utiliser au fur et à mesure. Vous ne sauriez trouver meilleurs guides. Et si vous les manquez sur deux journées de marche, c'est que vous vous serez fourvoyé.

Il peut se faire aussi que Tippou-Tib envoie des hommes, mais en nombre insuffisant pour la quantité de colis à transporter. Vous aurez à décider alors quels objets il vous faut sacrifier. Le cas échéant, étudiez attentivement la liste ci-après :

Il faut sauver, en premier lieu, les munitions, et tout particulièrement les cartouches ;

En second, les perles, le fil de laiton, les cauris, les étoffes ;

3° Les effets particuliers ;

4° La poudre et les capsules ;

5° Les provisions d'Europe ;

6° Les baguettes de laiton, telles qu'on les emploie au Congo ;

7° Les provisions : riz, fèves, pois, millet, biscuits.

Après avoir décidé, quant aux cordes, sacs, outils, tels que pelles, etc.

— ne vous laissez jamais manquer de haches ou de serpes, — voyez combien vos hommes pourront porter de sacs à provisions. Peut-être pourra-t-on se tirer d'affaire avec la moitié des baguettes de laiton ? Mais plutôt que de jeter trop d'objets, il serait préférable de faire demi-étape et revenir prendre une seconde charge.

Quand le *Stanley* quittera Yambouya définitivement, ne manquez pas d'adresser à M. William Mackinnon, aux soins de Gray, Dawes et C^{ie}, 15, Austin Friars, Londres, un rapport sur ce qui s'est passé au camp pendant mon absence. Vous direz quand je suis parti dans la direction de l'est ; vous ajouterez ce que vous aurez pu apprendre sur mon compte, ce que vous supposez, et ce que vous vous proposez de faire. Envoyez-lui copie exacte du présent ordre, afin que le Comité de secours puisse juger par lui-même si vos actes ou projets ultérieurs sont judicieux.

Votre garnison actuelle compte 80 carabines et 40 à 50 porteurs surnuméraires. En quelques semaines, le *Stanley* vous aura convoyé 50 autres carabines et 75 porteurs, sous les ordres de MM. Troup, Ward et Bonny.

Pour le moment, je vous associe M. Jameson. Quant à MM. Troup, Ward et Bonny, ils vous obéiront. Pour les devoirs ordinaires de la défense, pour la conduite du camp ou de la marche, il n'y a qu'un seul chef, vous. Mais s'il s'agit d'une décision d'importance vitale, je vous prie de prendre l'avis de M. Jameson. Et quand MM. Troup et Ward seront ici, veuillez les admettre dans votre confiance et les laisser exprimer librement leurs opinions.

Je pense m'être expliqué clairement sur tous les sujets utiles. Traitez les natifs suivant leurs procédés à votre égard. Qu'ils s'en retournent tranquillement dans leurs villages. Tant mieux si, par la modération et la complaisance, par de petits cadeaux de laiton, etc., vous pouvez les induire à entrer en rapports amicaux. Et ne perdez aucune occasion d'acquérir toute information relative aux indigènes, à la topographie des environs, etc., etc.

J'ai l'honneur d'être votre obéissant serviteur,

HENRY M. STANLEY,
commandant l'expédition.

Le major se retira pour lire ces instructions, puis il pria M. Jameson d'en prendre quelques copies.

A 2 heures, M. Barttelot revint me demander une entrevue. Il désirait me parler au sujet de Tippou-Tib.

« Je voudrais, monsieur, en savoir davantage sur cet Arabe. Il y a quelques jours, pendant que j'étais aux chutes, il vous plut de donner des ordres assez énergiques au lieutenant Stairs. Il me paraît que vous avez de graves soupçons à l'endroit de Tippou, — et s'il en est ainsi, je ne vois pas pourquoi vous frayez avec le personnage.

— Bien, monsieur, j'aurai le plaisir de m'en expliquer avec vous — ce sujet autant qu'un autre. — Écoutez donc :

« Trois jours avant que nous eussions aperçu votre vapeur